



3^{ème} prix

Cormoran

Adeline Ogor - 29200 Brest

Voici un jour nouveau. Un matin frais apporté par la brise bleue ; ce doux vent porteur de tous les possibles. Je suis sur un rocher que l'eau calme engloutit à moitié. Ma place est confortable. A ma gauche, la plage. Elle est à peine plus réveillée que les dunes qui la surplombent. Autour de moi, l'étendue d'une mer accueillant sur ses îlots quelques créatures libres et farouches. Je crois que ce sont mes semblables. Je suis un cormoran. C'est ainsi que les hommes nous ont nommés. Alors, aujourd'hui, je déploierai mes ailes et j'irai tout là-haut, juste au-dessus des nuages roses. Je respirerai l'air pur. Oui, c'est cela que je veux : gonfler mon plumage en inspirant de tout mon poitrail et, d'un seul élan, sans faire l'effort de me hisser, sentir mon corps gagner les airs. J'y vais ! Dans mon rêve, je tombe à l'eau. Je ne suis plus un oiseau, je suis un corps humain qui se regarde agiter les bras, les pieds, et serrer la bouche pour ne pas boire cette eau désormais menaçante. L'eau n'est pas froide mais elle me semble peser une tonne. Elle me ligote. Elle m'enferme. Elle se transforme en étai tout autour de ma poitrine. J'ai mal. J'ai mal au dos, j'ai mal à mon âme. J'ai peur. Aidez-moi ! C'est la panique, j'étouffe ! Il est deux heures du matin. Comme d'habitude le songe du cormoran s'est transformé en cauchemar. La nuit s'imposera à moi pour que le souffle me revienne. Un combat commence alors entre deux airs. Il y a l'air vicié qui refuse de me libérer et l'air oxygéné qui voudrait bien entrer en moi et me régénérer mais qui n'y arrive pas. Entre l'inspire et l'expire Eros et Thanatos se disputent la place. Déjà, le bleu du ciel descend jusqu'à s'assombrir sur mes lèvres. Les nuages roses virent au rouge et enflamment mes bronches à cœur joie. Les pattes du cormoran ont gardé quelques traces d'un rocher ; mes ongles noircissent un peu. Mes forces m'ont quitté dans l'eau et l'idée de me redresser dans mon lit puis d'étendre le bras pour allumer la lumière me paraît une somme d'efforts insurmontables que je mets du temps à accomplir. Ce n'est pas la première fois que la nuit est difficile et je ne comprends pas pourquoi mais je sais au fond de moi que mon pays de cormorans me manque. Ici, la mer ne semble même pas exister ; ou alors c'est un concept lointain. Ici, le vent d'hiver ne s'invite que pour nous annoncer une proximité relative avec la Sibérie. Et ici, la nuit passe lentement ; à croire qu'elle fait exprès de prendre son temps pour traverser le ciel. En attendant, pour ne plus penser à l'oppression, je regarde la tapisserie de ma chambre. C'est un motif que je n'ai pas choisi. Il y a des collines, un arbre esseulé, un clocher et quelques feuilles imprimées. A l'origine, toutes ces collines successives s'étalaient sur un papier jaune pâle. Mais avec l'humidité de ma chambre, le jaune est devenu gris et cloqué. Ce village tapissé ne me plaît pas du tout. Il ressemble à cette nouvelle ville dans laquelle mon père a décidé de venir travailler. Je voudrais crier sur les toits qu'ici je ne suis pas chez moi mais personne ne m'écouterait. Et puis de toute façon c'est trop tard. Nous sommes inscrits dans une école privée très stricte. Mes parents sont déjà surmenés par le travail. La fatigue s'accumule en nous et la communication devient un luxe lorsqu'il s'agit d'évoquer autre chose que la rentabilité de l'entreprise et la discipline appliquée au collègue. Nos sujets de conversation s'asphyxient aussi insidieusement que mes nuits. Nous nous aimons mais le déracinement nous laisse un goût amer dans nos mots. Par le silence, mes frères, ma mère et moi tentons de nous acclimater tandis que mon père constate avec effroi qu'il a peut-être fait un mauvais choix en s'installant dans cette bourgade perdue de la Somme. Nous les mêmes, nous n'avons fait que suivre, sans broncher. Je le trouve étonnant ce verbe. Il faut se taire, se plier, arrêter de broncher. Et puis à force de contenir ses colères et ses chagrins l'on fait des bronchites ! Mes frères font du

vélo après les cours et moi je préfère aller courir. Je me rends compte que mon rythme n'est pas le même qu'à Brest. Ici, je m'essouffle rapidement comme si je n'arrivais plus à harmoniser cadence et respiration. Mon cœur bat trop vite et les arrêts plus fréquents. Finalement, je n'arrive plus à rien depuis que nous habitons à Doullens. Au fil des jours et des semaines, je me contenterai de faire le tour de la citadelle en marchant puis, je n'y viendrai plus. J'aimais courir. Dans les montagnes de l'île de La Réunion, mon plaisir était immense. L'air doux des hauteurs m'emplissait de joie. Je me sentais libre et légère comme un oiseau. A Brest, je courais sur les trottoirs, pratiquais du judo et de la natation. Sans compter le sport obligatoire de l'école, je ne me couchais jamais sans accomplir plus d'une centaine d'abdominaux et une cinquantaine de pompes. J'étais une véritable machine composée d'os solides et de muscles imposants qui me permettaient de soulever des hommes en kimono. Je me souviens qu'avant de quitter cette ville natale, je commençais déjà à me plaindre de ne pas récupérer mon souffle comme j'en avais l'habitude. Le médecin rassurait ma mère lui disant que j'étais trop nerveuse. Quant à moi, il me considérait avec distance et ordonnait un traitement apaisant à base d'aubépine. Je sentais qu'il passait à côté d'un problème naissant que lui seul, en tant que médecin, aurait pu nommer. Effet des plantes apaisantes sur la récupération du souffle : zéro. Et nous voici à Doullens, cette petite bourgade enfoncée au creux de collines étouffantes. Depuis la maison nous ne voyons pas l'horizon. Et! à vrai dire, lorsque nous émergeons de ce trou, l'horizon étale son visage immobile. De la terre à perte de vue. Des champs et encore des champs comme autant de déserts réunis. La mer a cette grâce du mouvement infini. Ici, la vie est suspendue dans ses traumatismes de guerres successives. Je suis dans une cage immense. Je vis dans une maison grande, jolie mais humide au point que des champignons poussent dans la cave et grimpent vers la partie habitée. Pour sentir un autre air que celui de la moisissure, j'ouvre la fenêtre de ma chambre quand les nuits sont douces. La fenêtre donne sur un calvaire entouré d'arbres. Au printemps, je dois dire que ce petit coin de verdure est mignon ; j'y vois voler un tas de pollens. Pour moi, le pollen est signe de vie. Du collège, je passe au lycée. Toujours le même établissement trop strict. Toujours autant de stress à l'idée de ne pas être digne de cet enseignement de haut niveau. Fidèle en moi aussi l'envie de quitter cette région de terre et d'humidité au profit de l'air iodé du Finistère. Les années passent et les tubes de pilules à base d'aubépine sont depuis longtemps remplacés par une boîte de mouchoirs. C'est comme un rituel. Pour être sûre de dormir à peu près correctement, je dois me décrasser de l'intérieur autant que possible. Pour autant, quasiment tous les sommeils sont brutalement interrompus par une angoisse qui progressivement m'extirpe des rêves. Je ne respire pas bien. Le médecin de famille ne fait aucun cas des propos que je lui tiens. Tout au plus, il me dit d'un air moqueur que je suis bonne à mettre à la poubelle. Il ne me prend pas au sérieux et pourtant mes visites dans son cabinet sont fréquentes. Tantôt une angine, tantôt une otite puis une bronchite ou une trachéite. Le médecin s'est fait une opinion de moi, il ne m'écoute déjà plus et se repose sur ses acquis. Je nage. L'eau est d'une couleur de lagon. Des petits poissons passent à côté de moi. Comme c'est agréable ! La lumière s'étale sur le sable irisé où brillent des coquillages docilement bercés par le va-et vient du courant. Je suis en paix. C'est un voyage extraordinaire dans un monde aquatique inimaginable de beauté. Là où le temps compte si peu que le besoin de remonter m'oxygéner ne se fait plus sentir. J'ai la sensation agréable d'avoir des branchies. Soudain, un filet de pêche apparaît. Il m'enlace et je commence à manquer d'air. Je veux remonter à la surface mais le filet, aidé de quelques laminaires, me piège silencieusement. Dans cette lenteur cauchemardesque, comment puis-je reprendre mon souffle avant qu'il ne soit trop tard ? L'angoisse est trop forte. Je me réveille le cœur battant. Les mains serrées, les mâchoires en étau. Des nuits comme celle-là, il y en aura encore bien d'autres. Et aucun médecin n'ira chercher plus loin qu'une angoisse sinon l'expression d'une hypochondriaque se complaisant dans ses petites misères. J'ai vingt-cinq ans et me revoilà enfin sur Brest pour mon plus grand bonheur. Sortie du carcan de la Somme et de son insupportable humidité, je m'installe dans une vie paisible. L'air iodé, les petites promenades sur les sentiers côtiers sont autant de rendez-vous pris avec les oiseaux majestueux que sont les cormorans. Ils m'inspirent la liberté, le calme. De ces créatures émane une sérénité aussi grande que leur envergure gracieusement déployée. J'arrête un instant mes pas et observe l'un d'eux. Il offre tout son plumage au vent. De tout son être, sans réserve, il se livre. J'essaye d'en faire autant. J'étends les bras et inspire profondément tout en fermant les yeux. L'expérience promet d'être belle. Je tousse. Finalement, le vent n'est pas entré dans ma poitrine comme il s'est engouffré entre les

plumes du bel oiseau. C'est vrai! mon souffle est court. Revenir sur Brest a soulagé le chagrin du déracinement et pourtant je souffre encore. Les nuits sont finalement aussi difficiles qu'à Doullens. Il m'arrive de me réveiller dans un état de confusion. Entre les plis de mes draps, je cherche désespérément un peu d'oxygène. Mes mains se crispent autant que mes bronches refusent de laisser passer l'air. Une enclume s'installe sur moi. J'ai peur de mourir. Je suis trop faible pour appeler les secours. Les questions fusent en tous sens. Ai-je suffisamment aimé les miens ? Faut-il que je me rallonge pour essayer de dormir ? Non ! Ne pas s'allonger sinon c'est la mort assurée. Et si je devais mourir, est-ce que mes papiers sont en ordre ? Est-ce que je verrais le soleil se lever ? Je voudrais tant que le jour revienne ! Puis, dans l'épuisement, je sombre. Je sais que demain, quelqu'un peut me retrouver morte dans mon lit. Le danger est évident, j'en ai conscience. Mais mon corps ne résiste plus, je suis épuisée de cette guerre d'oxygène. J'ouvre les yeux. Il est à peine six heures. Je suis en vie. Voilà un constat rassurant que je ferai à maintes reprises. Je suis en vie, cela signifie que la guerre s'est terminée parce que mon corps est déterminé à se battre. Mon esprit est toujours embrouillé. J'ai la sensation d'avoir respiré l'air pollué d'une rame de métro parisien aux heures de pointe. C'est l'image d'un gaz gris qui s'impose à moi. Le reste du personnage n'est pas beaucoup plus enviable. Une cage thoracique encombrée d'une côte de maille trop lourde, des muscles intercostaux tendus comme autant de cordes sur un arc. La gorge coincée dans un nœud de cravate invisible. L'estomac brûlant et régurgitant des acides tel un volcan en éruption. Un mal de ventre rappelant les moments de grande angoisse et pour finir, les muscles des cuisses qui brûlent comme si j'avais monté d'innombrables escaliers. De haut en bas, le mal s'est propagé. C'en est trop ! Le moral est ébranlé parce qu'il n'y a pas de nom sur cette souffrance pourtant bien physique. Je voudrais courir mais une simple marche a déjà raison de moi. J'ai désormais 28 ans et mon essoufflement me rappelle celui des fumeurs incorrigibles de soixante dix ans. Demain, je retourne chez le médecin, même si je n'y crois plus. Il aura fallu attendre quinze années pour que le diagnostic tombe enfin. Le pneumologue me dit que j'ai de l'asthme sévère. La sentence est sans appel. Je ne connais rien de cette maladie avec laquelle je vis pourtant depuis si longtemps. C'est un nouveau mot avec lequel je dois me familiariser parce que l'asthme, on n'en guérit pas. C'est une maladie. Une vraie maladie qui fait mal et qui est encore trop incomprise. La maladie est un mal à dire. Un cormoran est-il alors un corps mourant ? Il faut aller plus loin que les jeux de mots. Plus loin encore que les apparences. Ce n'était pas dans ma tête. Ce n'était pas du cinéma ou un appel d'hypochondriaque. Je suis à la fois triste et soulagée d'apprendre que je suis réellement malade. Un immeuble s'abat en moi : mes interrogations, mes doutes sur une éventuelle conversion hystérique, l'incompréhension des miens. Maintenant ! Il y a un nom et il y a surtout un traitement. Lorsque j'annonce le diagnostic à mes parents, ils me disent le plus simplement du monde que ma grand-mère paternelle est morte d'épuisement à cause de l'asthme. Ne fallait-il pas commencer par le commencement ? J'apprendrai plus tard que l'un de mes cousins est très asthmatique lui aussi et passe parfois quelques jours à l'hôpital pour des crises graves. Une colère s'empare de moi. Je réalise que pour ceux qui ne souffrent pas de cette maladie, l'asthme est un problème mineur. Il est si simple de respirer que n'importe qui devrait y parvenir sans effort ! Si les non-asthmatiques pouvaient comprendre qu'à chaque respiration nous déplaçons des montagnes quand nous sommes en crise. S'ils savaient combien de fois la mort angoissante a voulu nous piéger dans les interstices de nos bronches...Respirer est une victoire sur l'étouffante maladie. L'asthme est un ennemi intérieur que nous devons dompter et tenir en respect quotidiennement. Sur la plage, faire courir mon chien et l'accompagner sur des centaines de mètres. Bientôt des kilomètres que je ne compterai plus. Rire sans retenue aucune et laisser le bleu de la mer m'envahir comme le vent s'accorde à mon souffle. La brise bleue de tous les possibles ; je l'ai retrouvée. Je l'inspire et l'expire sans entrave. Tout est à sa place. Je suis chez moi, la mer porte sur son dos immense les îlots éternels peuplés de volatiles sauvages. Un cormoran. Je m'arrête un instant pour mieux le contempler. Il est prestigieux. Il est tellement beau que l'émotion me gagne. Cette émotion vient gonfler ma poitrine comme il gonfle la sienne en se donnant de l'élan. Il déploie ses ailes, je déplie mes bras. Son bec goûte l'air iodé, j'ouvre ma bouche au vent marin. Il s'envole, je ferme les yeux en respirant profondément. Nous sommes libres. Nous sommes des cormorans.